

VII

LE CŒUR D'ERNESTINE ET L'ESPRIT DE PAUL.

Il est temps que j'ouvre tout à fait au lecteur le cœur de mon héros et celui de mon héroïne.

Même les cœurs les plus forts ont, dans la vie, des moments où ils ne demandent qu'à s'abandonner ; même les âmes les plus fièrement gardées ont des jours où se glisse en elles un vague et irrésistible besoin d'aimer. Après avoir tenu si longtemps rigueur aux hommes, à cause de la faute involontaire de son premier amoureux, Ernestine en était venue, comme on s'en rappelle, à regretter la solitude prolongée de sa jeunesse et à souhaiter qu'il se présentât un prétendant à sa main qui, à défaut de cet amour ardent et suprême que longtemps elle avait rêvé en vain, sut du moins lui inspirer une de ces hautes affections mêlée d'admiration comme il semble qu'en doive faire naître un grand homme au cœur tendre. Ainsi à un rêve succédait un autre rêve plus difficile encore à réaliser que le premier. Si Paul avait su ce qu'exigeait le cœur d'Ernestine, il n'aurait pas tenté de l'obtenir. Pourtant, quand une fois l'imagination a fait son sacrifice du premier idéal longtemps caressé, elle renonce facilement aux chimères qui l'ont remplacé. Ernestine sentait bien, sans toutefois se l'avouer, qu'après avoir été si longtemps en guerre ouverte et impitoyable avec tous les hommes, son cœur était à la merci du premier qui frapperait son esprit par quelques qualités supérieures et originales.

Paul Urbain n'était pas un de ces hommes qui, comme Gustave de Belcourt, captivent les jeunes filles à première vue et dont les ravages amoureux s'étendent des salons aux pensionnats et des pensionnats aux chaumières. Il n'avait ni l'allure, ni les prétentions d'un conquérant. Je ne crois pas qu'il eût jamais fait ce qu'on appelle la cour à une femme, avec l'intention d'en être aimé. Sa noble ardeur ne s'était jamais émoussée dans ses longs sièges, où il est rare qu'un tardif triomphe ne vienne pas couronner de valeureux efforts et de patientes combinaisons. A tort ou à raison, il croyait que l'homme de cœur et d'esprit a une certaine dignité à garder vis-à-vis des femmes, et que c'est la compromettre que de s'astreindre à tous ces petits soins, à ces prévenances excessives où excellent les caniches des boudoirs et des salons. Lorsqu'il